

**LE FLEUVE
SANS RIVES**

JUAN JOSÉ SAER



EL RÍO SIN ORILLAS
TRATADO IMAGINARIO

NOTE DE L'ÉDITEUR

La première publication en langue française du roman *El Río sin orillas: Tratado imaginario* a été menée par les éditions Julliard sous le titre *Le fleuve sans rives* en 1991.

Le dessin de la couverture a été conçu par le jeune artiste argentin Nicolás Arispe.

La maquette, dessinée par Oskar, s'inspire du caractère *Perpetua* élaboré par Éric Gill entre 1925 et 1929.

© Heirs of Juan José Saer, pour le texte de Juan José Saer
c/o Schavelzon Graham Agencia Literaria
www.schavelzongraham.com

© Le Tripode, 2018, pour la traduction, la postface
et l'illustration.

JUAN JOSÉ SAER

LE FLEUVE
SANS RIVES

Traité imaginaire

Traduit de l'espagnol (Argentine) par Louis Soler

Postface de Jean-Didier Wagneur



LE TRIPODE

En souvenir de José Saer
(Damas 1905 - Santa Fe 1966)
et de María Anoch
(Damas 1908 - Santa Fe 1990)

*Et quand après avoir pénétré dans le fleuve,
on se trouve environ au mitan de son cours,
on perd de vue la plage, et l'on ne voit rien d'autre que le ciel
et l'eau, à guise d'une très vaste mer.*
Père Cayetano Cattaneo, 1729.

*Mon voyage dépeint
vous sera d'un plaisir extrême.
Je dirai : J'étais là ; telle chose m'advint :
vous y croirez être vous-même.*
La Fontaine

Épouvante et vulgarité sont le lot principal des avions. Non contents de nous faire passer, à toute vitesse, de la terre ferme où nous étions à dix mille mètres d'altitude, et mettant à rude épreuve l'endurance de leurs moteurs, les professionnels du transport aérien aggravent la situation en se croyant obligés de nous fournir ce qu'ils considèrent comme un environnement agréable, tous les lieux communs imaginés par la société de loisirs : sourire stéréotypé des hôtes, voix mielleuse du steward dans deux ou trois langues, *free shop* où le superflu se vend à prix avantageux, obligation de voir le film que nous avons soigneusement évité au cours des derniers mois et, bombardées à travers nos écouteurs en plastique, mais heureusement inaudibles, ces « marchandises musicales » dont Adorno a démonté les ressorts faussement artistiques depuis plusieurs dizaines d'années dans *Quasi una fantasia*.

En, comme on dit, moins de deux, les 400 passagers, fiers d'appartenir à un système respectueux de l'initiative individuelle, agglutinés dans une cabine décorée selon les règles les plus petites-bourgeoises du goût moderne, ne sont plus qu'une matière première soumise au règne de la quantité qui accumule les événements les plus insensés. Lors des

interminables vols intercontinentaux, il faut ajouter à ces calamités le décalage horaire, les variations climatiques, la fatigue nerveuse, l'écoeurement.

Depuis 1982, c'est-à-dire depuis la guerre des Malouines et le déclin du pouvoir militaire en Argentine, j'ai pris l'habitude de pratiquer, une fois ou deux par an, cette gymnastique. Il est bien connu que le mythe engendre la répétition, la répétition la coutume, la coutume le rite, le rite le dogme, et le dogme, enfin, l'hérésie. Le mythe consistant à retrouver les êtres chers, ainsi que les lieux de mon enfance et de ma jeunesse, m'incite à renouveler ces voyages qui, au bout d'une dizaine d'années ou presque, se sont mués en une habitude, assez monotone pour créer, du point de vue du plaisir, une ambivalence manifeste. Comme les prêtresses de Delphes, c'est par des moyens artificiels que je dois ranimer, avant le départ, mon enthousiasme. À cause de leur caractère invariable, les actes habituels sont devenus chaque fois plus contraignants et plus figés, au point de présenter la rigidité obsessionnelle d'un rituel que les compagnies aériennes et moi-même observons en une étroite et scrupuleuse collaboration. Ainsi, entre le déjeuner d'adieu de Paris qui se prolonge jusqu'à une heure fort avancée de l'après-midi et la grillade de bienvenue de Buenos Aires le jour suivant, décollages, atterrissages et escales, toujours les mêmes, font naître en moi les mêmes sensations, les mêmes états d'âme, les mêmes associations et jusqu'aux mêmes pensées, de telle sorte que plus d'une fois j'ai pu prendre pour nouveauté ce que j'avais déjà noté dans mon carnet au cours d'un voyage précédent. À l'excitation du départ succèdent au fil des heures l'irritation due à l'enfermement et à la banalité envahissante, puis le simple sommeil auquel nous arrache de temps à autre quelque

turbulence, dans le noir menaçant de la nuit et de l’océan, jusqu’à ce que l’aube se lève à Rio de Janeiro avec le dernier décollage et, avant l’impatience finale, je suis pris d’une sorte de somnolence nerveuse, marasme ressenti comme un fourmillement vague.

Entre Rio de Janeiro et Buenos Aires, l’avion se vide de ces Brésiliens aimables et voyants qui, comme s’il s’agissait d’une prouesse inespérée du pilote ou d’un supplément de spectacle non inclus dans le prix du billet, applaudissent aux atterrissages, avec un tel enthousiasme que nous autres Argentins, un peu plus réservés et méfiants, nous nous regardons en dissimulant notre inquiétude et en nous demandant si le pilote, grisé par la popularité de sa manœuvre, n’aura pas l’idée, bien dans la tradition des artistes à succès, d’offrir un bis d’hommage à son public. Modernité et obscurantisme font bon ménage dans les avions : lors des turbulences, on peut voir se signer les hommes d’affaires aussi bien que les *top models*.

Un matin, de printemps comme il se doit – c’était vers le milieu des années quatre-vingt –, un matin donc où nous étions en retard, il y eut, dans l’avion à moitié vide, un moment magique. Nous étions sur le point d’arriver et, bien que l’atterrissage fût prévu pour sept heures et demie, il était déjà presque midi. Depuis pas mal de temps, l’avion avait amorcé les manœuvres d’atterrissage, dans un ciel tranquille, clair et dégagé. J’étais installé sur mon siège et j’observais les petits groupes, des hommes pour la plupart, qui, bavardant et riant, poursuivaient à bâtons rompus des conversations cordiales et sans conséquence, sous le regard désabusé de leurs femmes emmitouflées dans leurs couvertures. Le ronronnement continu des moteurs étouffait un peu les voix,

dans lesquelles, à travers l'accent et l'intonation des phrases plus qu'à travers la signification des mots, il me semblait saisir, lointain et fragmentaire, un semblant de sens. *Calme et voyage heureux*, titre d'une composition de Mendelssohn sur laquelle, voici plusieurs années, j'avais essayé, mais en vain, d'écrire un poème, s'imposa immédiatement à ma mémoire, et je me rendis compte que ces conversations étouffées que je percevais depuis mon siège me rappelaient les conversations d'adultes qu'avant de s'endormir les enfants entendent de leur lit. Il est un état de fatigue qui peut se révéler délicieux, lorsque nous cessons de lutter contre elle et que la tension se relâche, nous incitant à l'abandon et à l'irresponsabilité – ce moment qui peut être aussi, selon Freud, l'heure du loup où l'inconscient, oubliant la vigilance de la censure, affleure et lève nos résistances, l'heure des associations inespérées, des émotions enfouies et des pulsions les plus archaïques. Aussitôt je cessai d'être dans l'avion et me vis transporté dans une de ces matinées d'autrefois, à Serodino, mon village natal, une de ces matinées désertes et écrasées de soleil des villages de la plaine, si bien que j'eus, pendant quelques minutes, une impression d'unité, d'intemporalité et de permanence. L'espace d'un instant, le rituel, usé par l'habitude, rejoignit, alors que tout semblait s'y opposer, le mythe indestructible.

Ce fut à cet instant précis que, depuis son poste de commande, le pilote nous fit, à travers les haut-parleurs et dans les trois langues habituelles, espagnol, anglais et français, une grâce supplémentaire. Fatigué peut-être de proposer à notre admiration, conformément aux consignes reçues, le célèbre lever du soleil sur Casablanca, l'inévitable Christ du Corcovado au moment du décollage de Rio et un

Porto Alegre purement nominal, il nous signala que, sur notre droite, nous pouvions contempler, si nous le voulions, «le point où le fleuve Paraná et le fleuve Uruguay confluent pour former le Río de la Plata». Cette information insolite, que j’entendis pour la première et la dernière fois sur les vols à destination de Buenos Aires, n’était peut-être que l’impulsion fantaisiste d’un pilote désireux de nous faire partager le panorama qu’il avait sous les yeux, ou bien, qui sait, une simple réflexion formulée à haute voix, description faite à lui-même de ce qu’il voyait et qui, grâce au relais sonore des haut-parleurs, se répandit dans tout l’avion, de la cabine de pilotage à l’arrière. Ce qui est certain, c’est que tous ceux qui comme moi se précipitèrent sur les hublots de droite purent admirer, le nez collé à la vitre afin d’étendre au maximum leur champ visuel, le fameux point de confluence.

Grâce à la distance, qui élimine accidents et reliefs, tout se résout en géométrie. Ce roc stérile et poreux que nous appelons lune se voit stylisé en cercle parfait par nos yeux inventifs qui, incapables d’en distinguer les détails, lui donnent une apparence d’archétype. De même, le premier à avoir appelé «delta», à cause de la similitude avec la majuscule grecque, la confluence de deux fleuves, est certainement quelqu’un qui la regardait de loin et de haut : autrement, il n’aurait jamais pu voir le triangle parfait formé par la terre ferme au point de jonction des deux bras fluviaux. Ce triangle de terre, d’un vert bleuté, compris entre les deux rubans quasiment incolores, s’étendait là-bas au-dessous de nous, au milieu de l’immense surface du même vert bleuté, plate, immobile et déserte, dont je savais toutefois, tandis que je l’observais émerveillé, qu’elle était, comme tout sol marécageux, source intarissable de prolifération biologique.

Vu d'en haut, ce paysage était le plus austère, le plus pauvre du monde – Darwin lui-même, à qui rien n'échappait, avait écrit dès 1831 : « il n'y a ni grandeur ni beauté dans cette immense étendue d'eau boueuse ». Et cependant, ce lieu plat et abandonné était pour moi, tandis que je le contempiais, plus magique que Babylone, plus riche en événements significatifs que Rome ou Athènes, plus haut en couleur que Vienne ou Amsterdam, plus couvert de sang que Thèbes ou Jéricho. C'était mon lieu : là, mort et délices m'appartenaient en propre, inévitablement. Parce que je l'avais quitté pour la première fois à l'âge de trente et un ans, le plaisir mélancolique non dénué d'euphorie, de colère et d'amertume que me donnait, après plus de quinze ans d'absence, sa contemplation, créait en moi un état spécifique, une correspondance entre le dedans et le dehors que nul autre endroit au monde n'aurait pu m'inspirer. Comme dans toute relation passionnée, l'ambivalence me le peignait en clair-obscur, faisant alterner comédie et tragédie. Signe, manière d'être ou cicatrice, je le traîne et le traînerai avec moi partout où j'irai. Mieux encore : même si j'essayais de m'en débarrasser comme d'un poids trop lourd, en un arrachement spectaculaire, ou bien peu à peu et subrepticement, à chaque coin du monde, y compris le plus inattendu, je le retrouverais en train de m'attendre.

Heidegger prétendait qu'après le grec, la langue allemande était le foyer naturel de la philosophie, et le sol allemand, allez savoir à la faveur de quels mystérieux effluves, le berceau obligé des poètes et philosophes. Pour moi, il est évident que l'Être n'a pas de préférence idiomatique et que le sud de l'Allemagne, comme toute autre parcelle de notre planète, n'est que le simple résultat de contingences géologiques, ni

plus ni moins que ce lieu désert que je contemplais depuis mon avion ; mais la saveur du monde, douce ou amère, je l'ai d'abord connue dans ces régions qui sont ma référence empirique, ce qui confère par comparaison à tout ce que j'ai vécu loin d'elles la superficialité d'un tâtonnement. Malgré sa supériorité culturelle, économique et technique, l'Europe est toujours pour moi, au bout de vingt-deux ans, un continent vaguement irréel dont les actes, autant que les intentions qui les motivent, continuent plus ou moins à m'échapper. Tout cela, bien sûr, est de nature psychologique et n'implique aucun jugement de valeur. Bien au contraire : en un certain sens, la vie en Europe a été pour moi plus gratifiante que les années passées en Argentine, mais tous les avantages objectifs que j'ai pu obtenir, et qui sont par ailleurs des plus modestes, m'apparaissent comme ayant profité à quelqu'un d'autre, à un usurpateur plus ou moins convaincu d'avoir à rendre des comptes tôt ou tard, tant le véritable bénéficiaire, né et grandi dans l'austérité de la plaine, s'était préparé à un avenir beaucoup moins confortable.

Les catastrophes politiques, économiques, sociales et morales qui ont déferlé sur l'Argentine ces vingt-cinq dernières années ont perturbé d'une manière ou d'une autre la succession normale des générations ; de cette réalité, l'exemple le plus terrible, vérifié il y a une dizaine d'années, peut être préfigurée par la plainte insupportable de Sophocle, selon laquelle les époques troublées voient un renversement de l'ordre naturel des choses, quand c'est aux pères qu'il échoit d'enterrer leurs enfants. Toutes ces années atroces ont jeté une lumière rétrospective sur l'histoire de la région, une lumière crue qui faisait apparaître de nombreuses traces sanglantes. L'indifférence de beaucoup de gens face aux

contradictions de la vie intellectuelle et sociale se mua en horreur, et les discours faussement conciliants qui s'expriment aujourd'hui ne parviennent pas à occulter de légitimes et tenaces rancœurs, qui promettent encore bien des heures difficiles pour les années à venir. Mais un lieu est toujours plus riche que les injustices, les humiliations et les violences qu'il a connues, et c'est précisément une telle richesse qui rend ces dernières intolérables. C'est pourquoi, dans ce livre, on trouvera un peu de tout, comme lorsque ouvrant le tiroir d'un vieux meuble, nous découvrons, pêle-mêle, des souvenirs liés au plaisir aussi bien qu'au chagrin. Disons qu'ayant été chargé de fabriquer un objet significatif, j'ouvre le tiroir, je le renverse sur la table et me mets à chercher, puis à examiner les souvenirs les plus évocateurs, afin de les organiser ensuite selon un ordre approprié qui ne soit ni celui du reportage, ni celui du traité, ni celui de l'autobiographie, mais celui qui me paraît le plus conforme à mon sentiment et à mes goûts artistiques : un hybride sans genre défini mais dont la tradition ne cesse de se perpétuer, me semble-t-il, dans la littérature argentine, du moins telle que je la vois.

Le genre, tellement en vogue chez les Anglo-Saxons, qui l'appellent non-fiction, pourrait bien s'appliquer à ce livre, si le genre en question ne m'inspirait autant de réticences ; celles-ci pourraient se résumer ainsi : toutes ces biographies, tous ces mémoires ou reportages ayant à voir avec la narration prétendent en général véhiculer la réalité la plus univoque et la vérité la plus scrupuleuse, sans que leurs auteurs n'aient au préalable songé un seul instant à interrompre le flux de leurs si authentiques expériences vécues, afin de méditer un tant soit peu sur ces concepts de vérité et de réalité. La fiction n'est pas toujours volontaire et ses floraisons subtiles transgressent

souvent les principes des chroniqueurs les plus vigilants. C'est pourquoi me situer sans hésitation du côté de la non-fiction me donnerait peut-être l'illusion de cultiver un genre littéraire très prisé du public actuel, mais ne dissiperait aucunement mes doutes quant à la véracité de ce que je raconte. Disons par conséquent qu'il n'y a pas dans ce livre un seul fait relevant d'une volonté de fiction. Tout ce qu'il contient, tiré de livres, ou s'appuyant sur des références orales et des expériences personnelles, est effectivement arrivé, du moins d'après les pauvres critères dont nous disposons, soit pour juger de la véracité d'un événement, soit pour éliminer toute inflation métaphysique de certains événements survenus dans un passé insaisissable dans des régions sauvages et solitaires, et dont le souvenir est parvenu jusqu'à nous à travers une infinité de sources intermédiaires. Dès lors, l'absence de fiction doit être entendue dans le sens strict de cette fiction volontaire dont je viens de parler ; elle constitue ma seule probité, et si elle implique une limitation contraignante, elle n'en comporte pas moins un côté stimulant, vu que je dois essayer d'élaborer un texte narratif dans lequel, faute de l'élément fictif qui en est si souvent le fil conducteur, je suis obligé de repenser ma stratégie de narrateur.

Je disais donc que ce livre est le fruit d'une commande : bien que l'on ne m'ait pas demandé d'écrire sur le Tibre, la Volga ou le Zambèze, hypothétique légitimité se limitant au Río de la Plata, plus d'un lecteur exigeant froncera les sourcils afin de manifester, par cette mimique bien connue, un scepticisme fort compréhensible. J'ai moi-même manifesté ce scepticisme durant les premiers temps de ce travail, pour, me semble-t-il, deux raisons principales : la première, inspirée par une modestie toute superficielle, me faisait douter

de ma capacité d'aborder un genre nouveau et dont certaines lois m'étaient imposées de l'extérieur ; la seconde, inspirée par l'orgueil, faisait que l'artiste libre que je pensais être pouvait se sentir offensé d'avoir à se plier aux volontés d'un éditeur. Au bout de deux ou trois semaines de « ruminant mentale » – expression par laquelle notre pays d'élevage désigne un certain type de ratiocination morbide –, et ayant perdu quelques illusions sur le caractère absolu de mon indépendance, je parvins à la conclusion que, finalement, cette commande avait éveillé en moi une infinité de visions et de perspectives, faisant coïncider, comme on disait encore il n'y a pas si longtemps, liberté et nécessité.

La *Lettre à Freddy Buache*, de Jean-Luc Godard, est un court-métrage dans lequel le cinéaste suisse indique à son ami, directeur de la Cinémathèque de Genève, le meilleur moyen de détourner de ses fins un film de commande. La *Lettre* fut tournée avec l'argent d'une subvention que la municipalité de Genève avait accordée à Godard dans l'espoir qu'il célébrerait les beautés de la ville. (Borges partageait avec le Conseil Municipal de Genève ce point de vue esthétique, mais il ne faut pas oublier que Borges était aveugle.) Bien que détourner de ses fins les fonds municipaux soit un usage bien établi parmi les conseillers et les administrateurs – de sorte que Godard ne faisait que s'inscrire dans une tradition planétaire –, je dois dire que je n'approuve pas le procédé. Non que ma désapprobation comporte la moindre raison morale. Disons, pour être plus précis, que je ne désapprouve pas son attitude, je la considère seulement impensable en ce qui me concerne : l'heureuse liberté dont jouit un artiste européen, et qui lui permet, parvenu à un certain point de sa carrière, de faire n'importe quoi sans cesser pour autant d'être célébré

comme artiste, ne m'a pas été octroyée en tant qu'écrivain argentin. Mon problème est d'arriver à exister en tant que tel et de maintenir, à force d'humilité dans le travail et de fiabilité commerciale, l'existence en question. Une fois acceptée une commande qui, soit dit en passant, paraît improbable tant qu'elle n'a pas été confirmée, ne pas l'honorer équivaldrait à être rejeté, après tant de tentatives laborieuses pour exister, dans le domaine de l'inexistence.

Une fois acceptée la commande, signé le contrat, digéré le déjeuner rituel entre partenaires qui ponctue, à Paris comme dans d'autres capitales, bon nombre de transactions artistiques, commencent, pour l'auteur revenu à sa table de travail, les véritables problèmes. Le premier qui se posait à moi – et sans vouloir me comparer au célèbre savant qui a suscité tant de disciples en Argentine – ressemble à celui que rencontra le docteur Lacan en 1973 lorsqu'on lui proposa d'exposer sa doctrine au cours de deux émissions télévisées. Qu'on ne croie pas pour autant que j'y parle à la cantonade, annonça le grand psychanalyste, abrité derrière son nœud papillon et avec des mimiques pleines de sous-entendus. La question peut se résumer ainsi : quelqu'un me propose de parler pour des idiots, non pas dans le sens insultant que le mot a pris depuis 1869, mais au sens étymologique de « profane », « novice dans une profession » ; il y a un problème, c'est l'éventualité qu'un « non idiot » soit en train de m'écouter et de me juger ; mais, d'un autre côté, ce que je dis est aussi valable pour des spécialistes que pour des profanes. Bien qu'être Argentin ne soit pas vraiment une spécialité, écrire un livre pour des lecteurs européens expose ce livre à être jugé par ses lecteurs argentins selon des critères plus sévères, de sorte que je dois, inévitablement, résoudre cette première difficulté.